paper

LE BAL

30 mai
–
25 août
2013

READY (TO BE) MADE

BAS JAN ADER
TAIYO ONORATO & NICO KREBS

« C'est l'équilibre de l'évidence et du lyrisme qui peut seul nous permettre d'accéder en même temps à l'émotion et à la clarté. »

Albert Camus

À plusieurs générations d'écart, l'œuvre de Bas Jan Ader, artiste néerlandais né en 1942 et émigré en 1963 en Californie, et celle de Taiyo Onorato et Nico Krebs, deux artistes suisses nés en 1967 et vivant à Berlin, se répondent et se font face. Toutes deux oscillent entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Toutes deux activent la substance « readymade » d'un objet ou d'un corps placé devant la caméra ou l'objectif. Toutes deux convoquent la froideur de l'art conceptuel et, au même moment, l'absurdité du comique burlesque. Toutes deux cherchent l'harmonie et la trouvent, par la pauvreté des moyens. Toutes deux nous livrent des faits énigmatiques, sans cause ni conséquence, métaphores de notre passage sur terre. Toutes deux provoquent délibérément « l'accidentellement vrai »*.

Bien sûr, me direz-vous, l'un chute tandis que les autres érigent. Et la gravité des films de l'un, dans tous les sens du terme, trouve son contrepoint dans l'apesanteur facétieuse des installations des autres. À la logique implacable du « climax » dramatique des films de Bas Jan Ader répondent les hasards heureux et à répétition d'Onorato et Krebs.

Pourtant il s'agit bien ici dans les deux cas de prendre la mesure de notre humaine condition. La fragilité de l'action en vient à révéler toute sa dimension existentielle. L'expérience du monde plutôt que son interprétation. L'absurdité du geste qui ne condamne pas, mais remet en question. « L'absurde n'est pas le non-sens. C'est le non-sens face à quelqu'un qui demande du sens. » Frédéric Worms

Ou la rencontre fortuite de Marcel Duchamp avec Buster Keaton…

Diane Dufour

---

* « Je voudrais faire une œuvre où j'irais dans les Alpes et parlerais à la montagne. La montagne me dirait des choses qui sont toujours et nécessairement vraies, et je lui répondrais des choses qui sont parfois et accidentellement vraies. » Bas Jan Ader

exposition

© Bas Jan Ader, *Broken Fall (geometric)*, 1971 –
Courtesy Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam

Ready (to be) made

Bas Jan Ader Taiyo Onorato & Nico Krebs

Bas Jan Ader

Fall I, Los Angeles, 1970
Fall II, Amsterdam, 1970
Broken Fall (Geometric), Westkapelle, Holland, 1971
Broken Fall (Organic), Amsterdamse Bos, Holland, 1971

En 1973, Bas Jan Ader a monté une installation à Halifax au Nova Scotia College of Art and Design. Redécouverte à la fin des années quatre-vingt, la figure de cet artiste d'origine hollandaise, qui a émigré en Californie à l'âge de 23 ans, fait aujourd'hui l'objet d'un véritable culte. Le Camden Arts Centre à Londres (2006), le musée Boijmans van Beuningen à Rotterdam (2006), et le Musée d'art contemporain de Bologne (2012) lui ont consacré une rétrospective, accompagnée d'un catalogue *Bas Jan Ader – Please don't leave me.*

Gravité

par René Viau

Gravité. L'art de Bas Jan Ader fait cohabiter et se rencontrer l'ensemble des valeurs d'emploi de ce mot. Il joue du déplacement de sens, et cette gravité dont il est question concerne autant celle *« qui peut entraîner les pires conséquences »* que la qualité quelque peu sentencieuse d'un ton, d'une attitude. Et surtout cela a à voir avec le phénomène physique des lois de l'attraction. Chez Bas Jan Ader ces trois sens accolés à ce même terme cohabitent et se rencontrent en une dimension à la fois laconique et poétique qui participe de l'insaisissable.

Maniant une forme extrême d'ironie et de distance, Bas Jan Ader allie la neutralité « informationnelle » des procédures d'expérimentation et des modes d'opération de l'art conceptuel à une posture « mélancolique » voire « romantique » détonante.

I'm too sad to tell you (1971), l'une des œuvres les plus connues de l'artiste, montre bien la façon toute personnelle avec laquelle Bas Jan Ader expérimente le tragique. L'artiste s'est filmé en train de pleurer à chaudes larmes. Bas Jan Ader se conforme au mode d'emploi écrit au générique, et qu'il s'est lui-même prescrit : *« Pleurer pendant toute la durée du film ».* Dépourvue de toute motivation plausible, en l'absence de contenu narratif, l'émotion ne deviendrait dans ce film qu'une abstraction, un concept. En lieu et place, Ader fait de l'art la possibilité d'une vérité vécue en propre.

Combien de fois a-t-on entendu dire que l'art conceptuel était « aride et sans émotion » ? Intitulée *Romantic conceptualism,* une exposition de nombreux artistes dont Bas Jan Ader, à la Kunsthalle de Nuremberg en 2007, contredisait cette affirmation : un certain néo-romantisme

et le recours au sentiment peuvent irriguer l'art conceptuel, souvent marqué par l'esthétique du sublime.

Dans ses films *Fall 1, Fall 2, Broken Fall (Geometric)* et *Broken Fall (Organic),* les performances filmées de ce cascadeur de l'absurde témoignent d'une certaine forme d'héroïsme *dandy.* On retrouve ce romantisme de l'exploit inutile, mais en version grandiloquente, dans le *land art,* que désapprouvait Ader, et chez nombre d'autres artistes conceptuels de l'époque. On peut penser en particulier à l'ascension du Kilimandjaro de Richard Long. A contrario, comme Matta-Clark, qui récusait cette forme atemporelle de tourisme esthétisé, ou Chris Burden, Ader, en se faisant le sujet et l'objet de ses dérisoires et sérielles entreprises icariennes, détourne à vide toute quête d'héroïsme qui ne correspond plus au monde dans lequel il intervient.

Se condamnant à la chute et affrontant la catastrophe ordinaire, il n'envisage que l'exploit en pure perte. Se laisser tomber d'un arbre ou du toit d'une maison n'est pour Ader qu'un face-à-face avec l'épreuve. Son entreprise, dès lors, ne peut se réduire à une approche de la dérision ou au spectacle de l'échec.

Dans ces scènes où il ne fait que tomber à répétition, Ader tente de comprendre par lui-même les mécanismes qui président tout autant à nos mouvements les plus simples qu'à nos rêves les plus héroïques. À l'époque où les hommes envoient d'autres hommes sur la lune, Ader reprend tout à zéro. Son exercice est celui de la fondation. Ce que met à nu son refus de tout spectaculaire, c'est bien la limite de ce que valent nos rêves, de ce que peut le corps, les limites de son énergie comme de ses ressources. En d'autres termes, ni plus ni moins que le réel.

On connaît la suite. La biographie de Bas Jan Ader nous renvoie à ce zéro insupportable et définitif de l'accident. Parti de Cape Cod, l'artiste entreprend en 1975 la traversée de l'Atlantique en solitaire. Un petit voilier de 13 pieds doit l'amener à Land's End au Royaume-Uni. Ader veut faire de ce périple une performance intitulée *In Search of the Miraculous II.* À son arrivée aux Pays-Bas, une exposition prévue au Musée de Groningen doit en rendre compte. L'embarcation fait naufrage. Bas Jan Ader meurt, âgé de 33 ans.

René Viau est critique d'art. Il a collaboré à de nombreuses publications, tant en France qu'au Québec. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur des artistes québécois.

Taiyo Onorato & Nico Krebs

The Great Unreal, 2005-2008
Grow Homes, 2007/2011
Constructions, Berlin, Allemagne/Basilicata, Italie, 2009-2012
Blockbuster, 2012

Les apprentis sorciers

par Urs Stahel

exposition

Roof, la maison en bois que Taiyo Onorato et Nico Krebs présentent dans le cadre de leur projet *The Great Unreal,* évoque, certainement délibérément, les *Tract Houses* de Lewis Baltz et aussi sa série *Park City,* qui documente la construction de la ville nouvelle de même nom. Quiconque a traversé les États-Unis sait qu'en dehors des grandes villes, les constructions sont presque toutes en bois. Du bois qui est méticuleusement enduit ou crépi de manière à ce que la construction ressemble de l'extérieur à une solide maison de briques ; du bois qui est si soigneusement drapé ou recouvert de somptueuses tentures que la maison devient à l'intérieur un nid douillet, modeste ou luxueux. Quiconque aime naviguer dans les images de l'Amérique mythique reconnaît dans cette photographie la phase originelle du paysage urbain : le chantier, qui ne permet jamais de savoir d'emblée si l'on est en présence d'une construction ou d'une démolition ; le chantier par lequel les cabanes en bois deviennent réalité et incarnent le rêve américain de devenir propriétaire.

La maison d'Onorato et Krebs, dont on voit le pignon, est à bien des égards en suspens : elle repose sur des fondations, mais n'a pas de sous-sol ; les grands panneaux d'aggloméré, renforcés à l'intérieur par des poutres, sont cloués ensemble de manière à former une façade qui, temporairement soutenue par un système confus de planches, attend de devenir stable, d'être agrandie et de pouvoir remplir son office. Impossible de savoir avec certitude si elle y parviendra jamais, si au contraire cette simple tentative de construction va s'écrouler comme un château de cartes ou subir tout au plus les outrages du temps telle une tour de Babel inachevée. Quel destin doit accomplir cette cabane ? Qui l'a commandée ? Quelles en sont les réalités ?

© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *Roof*, 2006 – Courtesy RaebervonStenglin, Zurich

© Taivo Onorato & Nico Krebs, *Abbyss*, 2006.

Le philosophe français Jean Baudrillard parlait d'une « hyperréalité », un ciel peuplé de signes, dans lequel nous ne pouvons plus guère nous référer à ce qu'on appelle la « réalité ».

Urs Stahel

Cette dernière question est décisive, et le pluriel en l'occurrence très important : *Roof* illustre parfaitement l'univers visuel d'Onorato et Krebs. Les deux artistes sont des photographes « de la deuxième ou troisième génération », comme on le dit des immigrés. Ils ont grandi dans une nature peuplée, formée, retournée et utilisée par l'homme, mais sont aussi nés dans un monde, en croissance exponentielle, d'images, qui imprègnent les esprits et masquent la réalité. Il y a forcément déjà eu quelqu'un qui a pris en photographie une maison. Et il y a aussi forcément déjà eu quelqu'un qui a photographié une maison, puis a exposé, publié dans un livre ou un magazine, ou encore posté sur Internet la photographie en question. Le monde disparaît ainsi derrière de si nombreux écrans photographiques, il est affecté par les interférences d'un si grand nombre de réalités qu'il est devenu difficile, voire souvent impossible, de faire la différence entre être et paraître. Le philosophe français Jean Baudrillard parlait d'une « hyperréalité », un ciel peuplé de signes, dans lequel nous ne pouvons plus guère nous référer à ce qu'on appelle la « réalité ».

Tonk : Taiyo Onorato et Nico Krebs réagissent à cela comme des enfants d'humeur à jouer : ils se construisent leur propre monde, ils créent avec le projet *The Great Unreal,* mais aussi avec *Constructions, Grow Homes* et le film *Blockbuster,* leur propre univers iconographique, dans lequel la réalité et la fiction, ce qui a été vu et ce qui a été imaginé, ce qui est documenté et ce qui est une construction, l'image et l'illusion, la voie tracée et la voie libre se nourrissent les uns les autres et se coupent en même temps l'herbe sous le pied. Du sommet d'un amas de gravats ou d'une échelle, ils testent, dans *Blockbuster,* la réalité et la solidité du monde bâti en tapant allègrement dessus. Le son des coups de marteau est produit par la machinerie d'un apprenti sorcier : Tonk, Tonk (le son de coups de marteau sur du métal). Mieux encore : de leur univers iconographique surgit dans *Grow Homes* une nouvelle nature. Où sommes-nous, là ? Tonk, Tonk, Tonk.

Urs Stahel est directeur du Fotomuseum Winterthur en Suisse. Il a écrit de nombreux textes et livres sur la photographie.

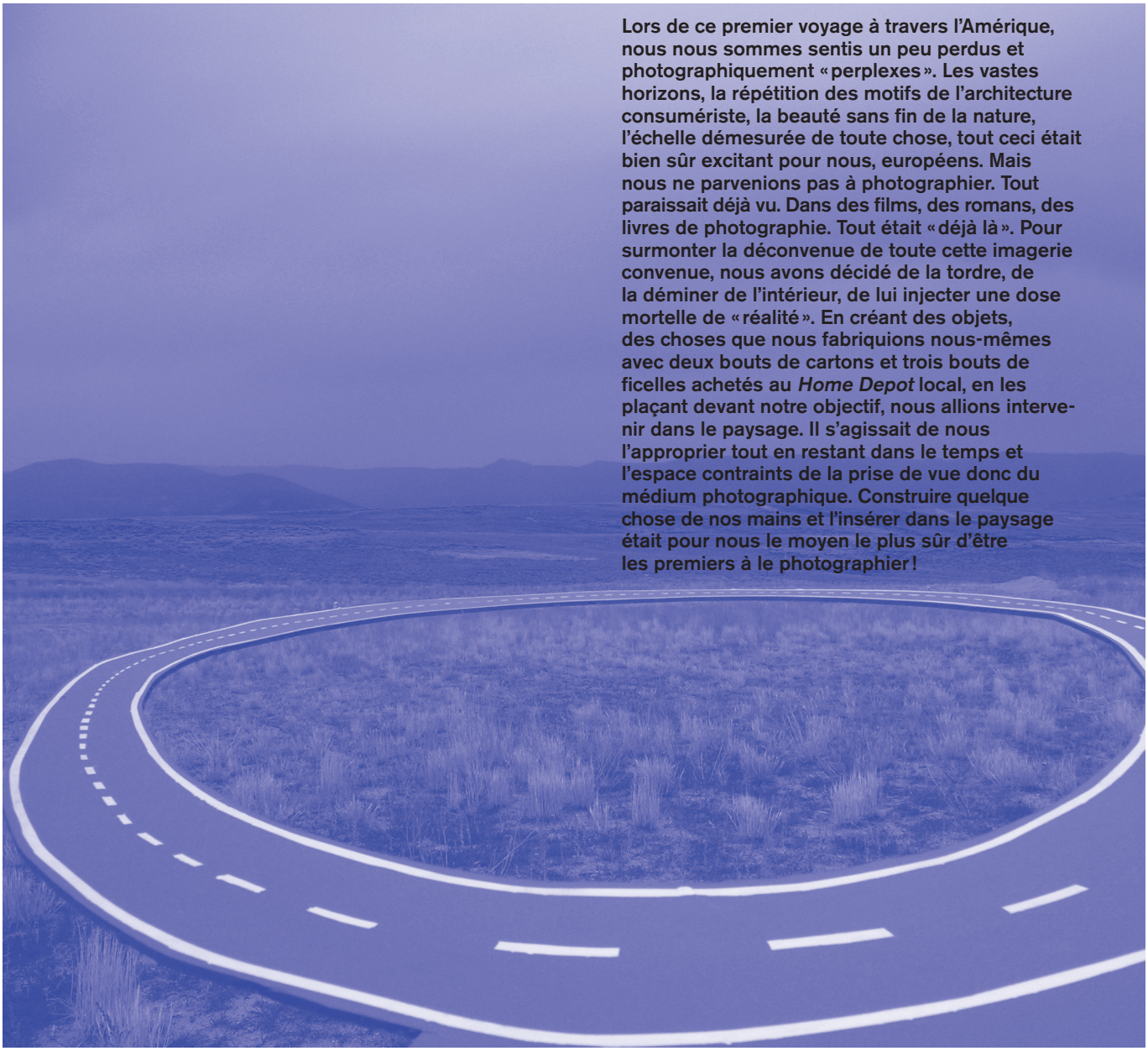
© Taiyo Onorato & Nico Krebs, Basilicata, *Quarry 1*, 2011 – Courtesy Aargauer Kunsthaus , Aargau

© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *Abbyss*, 2006, FNAC 2011-0526, Centre National des Arts Plastiques

The Great Unreal

par Taiyo Onorato et Nico Krebs

Une bourse de la ville de Zurich nous a amenés à New York à l'été 2005. Au début tout nous paraissait immense et fascinant mais assez vite tout s'est rétréci et nous ne retrouvions pas l'Amérique rêvée, celle de notre imagination. La grande tradition américaine de la photographie de paysage et le mythe du « road trip » étaient des références très présentes lors de nos études. Alors, nous avons décidé de partir nous aussi vers l'ouest.



© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *Happy Ending*, 2005 – Courtesy RaebervonStenglin, Zurich

Lors de ce premier voyage à travers l'Amérique, nous nous sommes sentis un peu perdus et photographiquement « perplexes ». Les vastes horizons, la répétition des motifs de l'architecture consumériste, la beauté sans fin de la nature, l'échelle démesurée de toute chose, tout ceci était bien sûr excitant pour nous, européens. Mais nous ne parvenions pas à photographier. Tout paraissait déjà vu. Dans des films, des romans, des livres de photographie. Tout était « déjà là ». Pour surmonter la déconvenue de toute cette imagerie convenue, nous avons décidé de la tordre, de la déminer de l'intérieur, de lui injecter une dose mortelle de « réalité ». En créant des objets, des choses que nous fabriquions nous-mêmes avec deux bouts de cartons et trois bouts de ficelles achetés au *Home Depot* local, en les plaçant devant notre objectif, nous allions intervenir dans le paysage. Il s'agissait de nous l'approprier tout en restant dans le temps et l'espace contraints de la prise de vue donc du médium photographique. Construire quelque chose de nos mains et l'insérer dans le paysage était pour nous le moyen le plus sûr d'être les premiers à le photographier !

À l'automne 2006, nous sommes repartis, avec une idée plus claire de ce que nous voulions. Nous avons créé beaucoup d'images, guidés par notre intuition et le bonheur des coïncidences. Un troisième voyage à l'hiver 2008, cette fois dans une petite ville de Californie du Nord, a été l'occasion de faire d'autres images, et de commencer une série de collages et de montages à partir d'images réalisées lors des voyages précédents.

Après trois ans, nous pouvions enfin construire une séquence d'images en alternant celles composées par nos soins et d'autres prises sur le vif, et bientôt la frontière entre le réel et l'imaginé est devenue floue. Ces morceaux disparates en sont venus à former notre propre vision de l'Amérique. « Notre » Amérique.

autour de l'exposition

Discussion entre Taiyo Onorato, Nico Krebs et Diane Dufour

Dimanche 25 août – 11h
Renseignements et réservations
contact@le-bal.fr

Visites conférences

Avec Émilie Houssa, historienne de l'art
Renseignements et réservations
fabriqueduregard@le-bal.fr

Jeudi 13 juin - 19h
Jeudi 27 juin -19h
Jeudi 11 juillet - 19h

visites gratuites sur présentation du billet d'entrée

© Bas Jan Ader, *Broken Fall (organic)*, 1971 –
Courtesy Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam

L'exposition bénéficie du soutien de :

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Royaume des Pays-Bas

bal lab

© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *Car 2*, 2008 – Courtesy RaebervonStenglin, Zurich

Rencontre-discussion avec Noor Mertens & Javier Hontoria

Quelque part entre deux mondes – Bas Jan Ader entre le romantisme et l'art conceptuel

La singularité de l'œuvre de Bas Jan Ader ainsi que les circonstances de sa disparition l'ont positionné comme l'un les artistes les plus atypiques de son temps. Il pourrait être considéré comme l'*oiseau rare* de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix. Se positionnant à mi-chemin entre la tradition romantique et l'art conceptuel, Bas Jan Ader aimait à explorer la tension que généraient ces deux termes que tout oppose a priori. L'engagement de tout son être dans la création ainsi que sa position morale lui ont conféré une voix unique dans l'art du 20e siècle et il est devenu, lors de la dernière décennie, une des références les plus citées par une jeune génération d'artistes.

Javier Hontoria est écrivain et commissaire d'exposition, basé à Madrid. Il a été commissaire de l'exposition *Bas Jan Ader, Between two Worlds,* au MAMbo à Bologne en 2012.
Noor Mertens est commissaire d'exposition d'art moderne et contemporain au musée Boijmans Van Beuningen de Rotterdam. Elle est co-auteure et éditrice de la récente publication *Positioning the Art Gallery. The Amsterdam Gallery World in an International Context.*

Mercredi 5 juin – 20h

Conférence de Timothée Chaillou

Du désert au collage, du paysage altéré aux images modifiées

Fondement de l'art psychédélique, le collage implique de s'approprier des objets préexistants pour les reconvertir, en évoquant ainsi l'idée d'une vision alternative et altérée du monde. En quoi le paysage désertique et sa dimension psychédélique ont-ils un effet sur le développement narratif des collages de Taiyo Onorato et Nico Krebs ? Le désert serait-il le lieu par excellence de l'altération, du mirage et de la vision hallucinée ? Quelles possibilités offrent ces mélanges de genres, ces rencontres fortuites de combinaisons d'images ? En quoi le collage est-il le véhicule du mystère, de la complexité et des contradictions du monde vécu non comme un tout, mais comme un monde fragmenté où se juxtaposent plusieurs réalités ?

Timothée Chaillou mène des activités de journaliste, de critique d'art, de commissaire d'exposition et de consultant artistique depuis 2004. Rédacteur en chef d'*Annual Magazine,* il contribue à de nombreuses revues (*04, 20/27, Archistorm, Art21, Art Présence, L'Art même, ArtPress, Flash*

renseignements
et réservations
contact@le-bal.fr

Art, Frieze, H Art, Journal des Arts, Particules…) et écrit pour de nombreux catalogues. En 2012, il a été commissaire de l'exposition *Seuls quelques fragments de nous toucheront quelques fragments d'autrui,* présentée à la Galerie Thaddaeus Ropac.

Mercredi 12 juin – 20h

Conférence de Kevin Moore

Petit retour en arrière. La photographie depuis « Les Américains » de Robert Frank

Que faire quand on est un jeune photographe, façonné et fasciné par certaines icônes américaines de la photographie – Robert Frank, Stephen Shore, William Eggleston, William Christenberry, Robert Adams, Joel Sternfeld – et, en même temps, écrasé par elles ? Faire équipe avec un autre photographe et partir à l'aventure sur les routes de l'Amérique. Mais au lieu de nous en livrer une autre vision subjective, le duo suisse a désacralisé son propre travail en manipulant, déchirant, perçant, montant, éclaboussant et rephotographiant ses tirages, comme dans une volonté d'y introduire encore plus de sensations, d'y mettre (ou de mettre en doute ?) la solitude romantique de cet autre bourlingueur suisse qu'a été Robert Frank, de souligner (ou de moquer ?) l'humour pince-sans-rire de Stephen Shore, de renforcer le sentiment de révélation de William Eggleston…

Kevin Moore est commissaire d'exposition indépendant (*Real to Real : Photographs from the Traina Collection,* de Young Museum, San Francisco, 2012 ; *Starburst: Color Photography in America 1970-1980,* Cincinnati Art Museum, 2010). Il est également l'auteur de *Jacques Henri Lartigue: The Invention of an Artist,* et a contribué à des ouvrages collectifs comme *L'Art de la photographie : 1839 à nos jours* (2007), *Words Without Pictures* (2009), et *Robert Heinecken: Copywork* (2012).

Mercredi 19 juin – 20h

Causerie en images par Arnaud Labelle-Rojoux

Petit abécédaire illustré de la chute

Les *Keystone Cops* dégringolent en cascade dans les films de Mack Sennett. Jeu de quilles en uniforme. La chute est inséparable du burlesque au cinéma. Chaplin tombe peu, Keaton énormément (au moins une vingtaine de fois dans le *Cameraman,* 1928). On peut classer ces chutes, en distinguer la nature, mais l'on sait qu'elles sont là pour faire rire. Il n'en va pas de même pour les chutes d'artistes, d'Yves Klein à Sam Taylor-Wood, en passant par Chris Burden, Paul McCarthy ou Bas Jan Ader. Interrogent-elles la gravitation universelle ? Proposent-elles une métaphore de tout effondrement ? De toute déchéance ? Montrent-elles la vulnérabilité du corps ? Appartiennent-elles à un registre purement esthétique ? Les réponses se chevauchent et restent en suspens. Les images roulent. Vertige du sujet !

Arnaud Labelle-Rojoux est artiste. Son dernier livre *Twist tropiques* (éditions Yellow Now/Loevenbruck) regroupe un ensemble de textes critiques. Il enseigne à la Villa Arson à Nice. Il est invité dans la programmation du BAL LAB, sur proposition de Cécile Mainardi, écrivain en résidence au BAL.

Mercredi 26 juin – 20h

Performance de Peter Miller

Aura

Artiste américain, Peter Miller vit et travaille actuellement à Paris, où il est en résidence au Pavillon, Palais de Tokyo. Son œuvre, transversale, s'inscrit dans le champ de la photographie, de la vidéo et de la performance. À travers la question de la magie, il approche le cinéma comme art et comme technique, en menant une véritable investigation de ses composants : lentilles, reflets, lumière, audience, projection, etc. Peter Miller présentera au BAL une « performance Polaroid », autour de la question de l'aura et de la photographie. À l'image des individus, les polaroids demeurent uniques, puisqu'impossibles à reproduire.

Peter Miller a effectué plusieurs résidences d'artistes, notamment à Vienne (Fulbright Fellow), à Cologne (DAAD) et a notamment exposé à la Volker Bradtke (Düsseldorf, 2012), à la Galerie Crone (Berlin, 2011) ainsi qu'à la Bundeskunsthalle (Bonn).

Mercredi 10 juillet – 20h

© Peter Miller, *Polaroid portrait*

cinéma

© Gary Beydler, *Pasadena Freeway Stills*, 1974

La rencontre fortuite d'un appareil photo et d'une caméra

Une programmation de Christophe Bichon
et Emmanuel Lefrant (*Light Cone**)
au Cinéma des Cinéastes

* Créée en 1982, *Light Cone* est une association culturelle non lucrative dont le but est la distribution, la connaissance et la sauvegarde du cinéma expérimental. Son action concerne aussi bien les formes qu'a connues ce cinéma à travers l'histoire que les recherches les plus contemporaines. *Light Cone* distribue aujourd'hui environ 3 750 films et vidéos de plus de 550 artistes, aussi bien en France qu'à l'étranger.

Un lien mystérieux semble exister entre l'œuvre filmique de l'artiste hollandais Bas Jan Ader et l'œuvre des plasticiens suisses Taiyo Onorato et Nico Krebs. Un lien indicible, d'ordre surréaliste, que ne renierait pas la méthode d'analyse paranoïa-critique dalinienne : « *L'Angélus* de Millet beau comme la rencontre fortuite, sur une table de dissection, d'une machine à coudre et d'un parapluie ».
Ce lien est peut-être là, caché dans le mystère des images. Images en mouvement, qui interrogent et troublent, dans le cas de Bas Jan Ader. Images fixes, qui perturbent la réalité, dans le cas de Taiyo Onorato et Nico Krebs.

Les films présentés lors de ce cycle (montrés en quasi-totalité dans leur format d'origine en 16 mm), font écho aux travaux des trois artistes exposés au BAL et aborderont tour à tour des thématiques ou des concepts dont le cinéma expérimental s'est lui aussi emparé. En premier lieu, la question des corps qui chutent et de la lutte contre la gravité universelle, à l'image de l'insaisissable objet en chute libre dans *Hand Catching Lead* de Richard Serra. Ensuite, l'infinie diversité des stratégies de détournement visuel et sonore inventées par les cinéastes expérimentaux via l'usage de faux-semblants ou de simulacres, autant de masques pour montrer que le cinéma est souvent autre que ce qu'il prétend être.

Enfin, dans le prolongement de l'œuvre de Bas Jan Ader, qui se met en scène en mettant en danger son propre corps – un motif qui traverse toute l'histoire de l'art vidéo et de la performance (comment ne pas songer aux actionnistes viennois, au Body Art, à Gina Pane, à Michel Journiac, à Stelarc…) – des films qui explorent encore et toujours cette question, des films placés sous le signe de la tension et de la fragilité.

Christophe Bichon et Emmanuel Lefrant

© Hans Richter, *Vormittagsspuk*, 1928

Mercredi 4 juin – 20h

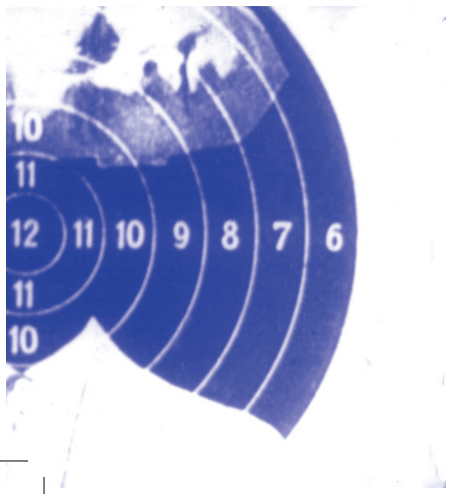
Pas de chute sans gravité

Selon la théorie de Newton, à tous les corps massifs, dont les corps célestes et la Terre, est associé un champ de gravitation (ou gravité) responsable d'une force attractive sur les autres corps massiques.
Cette pesanteur est propre à notre condition comme nous semble le rappeler Bas Jan Ader, et cette notion est au cœur de son œuvre depuis *Fall I* et *II* à *Broken Fall (Organic)* et *Broken Fall (Geometric)*. Comme celui de Beckett, son travail est l'expression d'un profond pessimisme face à la condition humaine. L'homme, sans cesse au bord de l'asphyxie, résiste péniblement au poids des choses et parfois y succombe. Seul l'art semble pouvoir injecter au désastre un peu de supportable, un souffle existentiel.
Après une série de films courts abordant la question de la gravité (l'équilibre, l'effondrement, la chute, le mythe de Sisyphe, le cosmos…), la séance se conclura par une note aux accents dadaïstes, avec l'étourdissant *Der Lauf der Dinge* : une interminable succession d'objets en chute, d'effets chimiques ou pyrotechniques qui s'enchaînent les uns aux autres en une suite comparable à l'effet domino. Le film de Fischli et Weiss, sorte de readymade géant réalisé dans un entrepôt – qui n'est pas sans rappeler les machines de Tinguely à travers l'usage d'objets tels que pneu, chaise, planche… – fait appel aux éléments : le feu, l'eau, mais aussi et surtout à la loi de la pesanteur.

With nature there are no special effects, only consequences
Flatform / 2007 / vidéo / coul / son / 2' 03

Terminal City
Chris Gallagher / 1982 / vidéo / coul / son / 9' 00

Hand Catching Lead
Richard Serra / 1968 / vidéo / n&b / sil. / 2' 54



De Blikjesman
Jaap Pieters / 1991 / 35 mm / coul / sil / 3' 20

On the Logic of Dubious Historical Accounts, 1969-1972
Peter Miller et Alexander Stewart / 2008 / 16 mm / coul / sil / 18 ips / 6' 30

Solar Sight
Larry Jordan / 2011 / 16 mm / coul / son / 15'

Poemfield # 5: Free Fall
Stan Vanderbeek / 1971 / 16 mm / coul / son / 7'

Der Lauf der Dinge
Peter Fischli & David Weiss / 1987 / 16 mm / coul / son / 29'

© Ben Russell, *Trypps #7 (Badlands)*, 2010

Mardi 9 juillet – 20h

Faux-semblants

Dès ses débuts, le cinématographe se trouve pris entre une volonté de restituer le réel (les frères Lumière) et celle de le travestir (Georges Méliès). Taiyo Onorato et Nico Krebs ont réussi à fusionner ces deux mondes, en ne cessant toutefois d'affirmer que les apparences sont trompeuses. Dans ce programme, la question du faux-semblant sera abordée avec *Om* de John Smith ainsi qu'avec *L'Appartement de la rue de Vaugirard* de Christian Boltanski (par le truchement de la voix, dans ce dernier). On trouvera aussi un écho aux trucages photographiques primitifs des artistes suisses dans le film dadaïste *Vormittagsspuk,* en parfaite résonance avec les effets d'échelles de *Loose Corner.* La photographie et sa relation au cinéma seront au centre des travaux de Paul et Menno de Nooijer, Takashi Ito et Gary Beydler. Pour conclure, l'architecture et le travail sur les perspectives trouveront une belle illustration avec la captation de la célèbre intervention de Gordon Matta-Clark et l'architecture d'une ville imaginaire chez Flatform.

Om
John Smith / 1986 / 16 mm / coul / son / 4'

Vormittagsspuk
Hans Richter / 1928 / 16 mm / n&b / son / 7'

Loose Corner
Anita Thacher / 1986 / 16 mm / coul / son / 10'

At One View
Paul et Menno de Nooijer / 1989 / 16 mm / coul / son / 8'

Pasadena Freeway Stills
Gary Beydler / 1974 / 16 mm / coul / sil / 6'

Zone
Takashi Ito / 1995 / 16 mm / coul / son / 12'

L'Appartement de la rue de Vaugirard
Christian Boltanski / 1973 / 16 mm / n&b / son / 7'

Conical Intersect
Gordon Matta-Clark / 1975 / 16 mm / coul / sil / 19'

About zero
Flatform / 2007 / vidéo / coul / sil / 3' 42

Mardi 20 août – 20h

Le corps en danger

« Quand je faisais T,O,U,C,H,I,N,G, il m'est venu à l'idée que, dans le monde où je me trouvais à l'époque, vers 1966, 67, 68, il y avait beaucoup de tension. »[1] Le mot « Destroy » inlassablement répété pendant toute la durée du film, les images de l'opération de l'œil, les traces de griffures sur le visage du poète David Franks ou encore l'excision de la langue au moyen d'une paire de ciseaux renvoient tous à cette violence. Réalisé à la fin des années soixante - tout comme le film de Bruce Nauman et de Georges Rey - le film de Paul Sharits relate pourtant moins cette époque tourmentée que la tentative de rendre compte, dans une approche plus structurelle et certainement moins romantique que chez Bas Jan Ader, de la fragilité de l'être et du corps qu'il habite.
Pour six des œuvres présentées ici (*Dance or Exercise on the Perimeter of the Square, Rauchen und Saufen, Scaling, Self Portrait Post Mortem, Underwater, l'Homme nu*), les artistes se mettent directement en scène, parfois par le biais d'expériences de la souffrance (Albert Sackl proche du coma éthylique, Anja Czioska que l'on croit parfois morte, ou encore Louise Bourque dont le corps semble disparaître noyé dans un magma pelliculaire). Le reste du programme est jalonné par une prise de psychotrope (*Badlands*), des corps en proie à la folie humaine (*Pause!*), des corps qui disparaissent dans le néant (*l'Homme nu)* alors que dans *Scaling*, chaque geste amène à son effacement, comme pour montrer que chacun de nous vit en équilibre entre le visible et l'invisible.

Trypps #7 (Badlands)
Ben Russell / 2010 / vidéo / coul / son / 10'

Dance or Exercise on the Perimeter of the Square
Bruce Nauman / 1967-1968 / vidéo / n&b / son / 8'

Pause!
Peter Kubelka / 1977 / 16 mm / n&b / son / 12'

T,O,U,C,H,I,N,G
Paul Sharits / 1968 / 16 mm / coul / son / 12'

Rauchen und Saufen
Albert Sackl / 1997 / 16 mm / coul / son / 10'

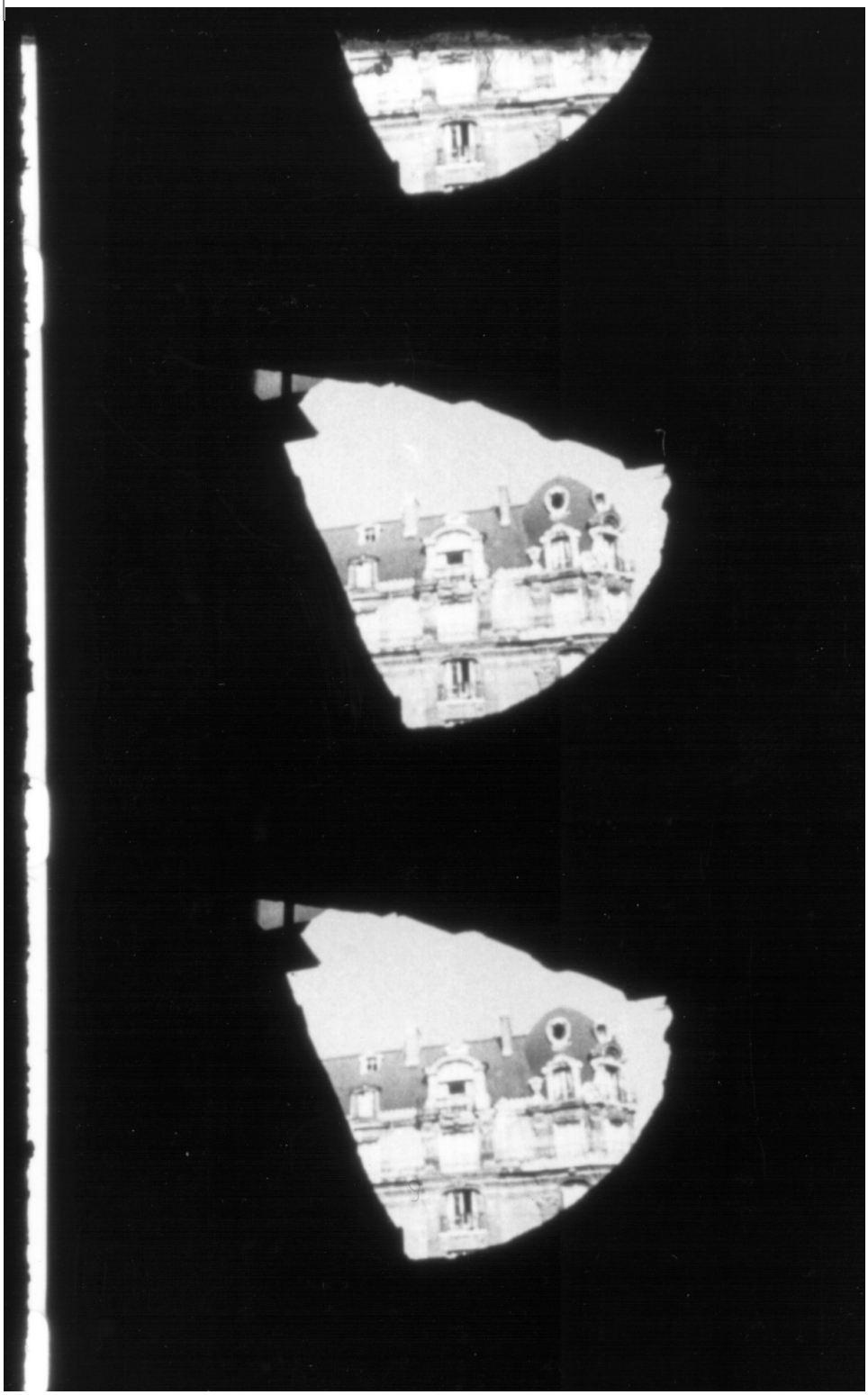
Scaling
Mike Hoolboom / 1988 / 16 mm / n&b / son / 5'

L'Homme nu
Georges Rey / 1969 / 16 mm / n&b / sil / 3'

Underwater
Anja Czioska / 1994 / 16 mm / n&b / sil / 3'

Self Portrait Post Mortem
Louise Bourque / 2002 / 35 mm / coul / son / 2' 30

[1] Jean-Claude Lebensztejn, *Écrits sur l'art récent : Brice Marden, Malcolm Morley, Paul Sharits,* Paris, éditions Aldines, 1995



© Gordon Matta-Clark, *Conical Intersect*, 1975

cinéma

<u>Cinéma des Cinéastes</u>
7, avenue de Clichy – 75017 Paris
métro : Place de Clichy

<u>tarifs</u>
Séance : 9 euros tarif plein – 7 euros tarif réduit
Séance + exposition au BAL : 11 euros

fabrique du regard

© Gretta, *Auto-photos*, 1978

la fabrique du regard fête ses 5 ans au BAL !

Depuis 2008, 8000 jeunes ont été formés au décryptage des images

Une histoire de la Fabrique Du Regard

par Christine Vidal
Responsable de la Fabrique du Regard

Deux ans avant l'ouverture du BAL, en septembre 2008, nous avons créé, avec Raymond Depardon et Diane Dufour, La Fabrique du Regard, plate-forme pédagogique du BAL. L'idée initiale en était de former les jeunes aux enjeux des images en leur faisant porter un regard nouveau sur les différents statuts, usages et supports de ces images. Si nombre d'adolescents utilisent la photographie de manière quotidienne, nous souhaitions avec eux prendre de la distance pour envisager les images comme construction et langage. Travailler sur la notion de « regardeur » telle que suscitée par Marcel Duchamp : c'est le regard du spectateur qui active l'œuvre. Les jeunes sont ainsi encouragés à devenir des regardeurs actifs et conscients.

LE BAL étant situé dans la partie nord de Paris, et proche de zones scolaires plus ou moins défavorisées, nous nous devions de nous adresser en priorité à des jeunes qui, pour de multiples raisons, n'ont pas un accès aussi facile que d'autres à la culture. Autre point essentiel : concevoir des ateliers « hors les murs », à l'extérieur du BAL, pour répondre à une attente des enseignants et prendre en compte le contexte territorial dans lequel ils se déroulent. Dès les premières rencontres avec les équipes, nous sommes surpris de leurs retours : avides d'amorcer un projet expérimental autour des enjeux liés à notre société dite « de l'image », attentifs aux ressources que nous leur proposons en lien avec leur discipline, ils vont devenir les premiers acteurs des programmes. C'est ainsi qu'au cours de l'année scolaire 2008-2009, nous travaillons avec 749 élèves de 7 collèges et 24 lycées. Nous expérimentons des ateliers au long cours, dans le temps scolaire, mais aussi hors de l'école ; les enseignants proviennent de différentes disciplines : français, histoire-géographie, économie, langues, arts plastiques, arts appliqués, comptabilité…

Très vite, plusieurs obstacles apparaissent, que nous avions sous-estimés : qu'ils habitent dans le nord de Paris ou dans une ville d'Île-de-France, peu de jeunes s'aventurent au-delà de leur quartier, au-delà du périphérique, au-delà de leur territoire. Autre constat : la plupart des adolescents ont peu d'appétence envers la chose publique et les événements du monde. Pour la plupart, les lycéens ne se sentent pas autorisés à aborder des sujets qu'ils jugent complexes ou éloignés de leurs préoccupations quotidiennes. La photographie, si elle peut être un « miroir du monde », se réduit le plus souvent à l'acte même de la prise de vue. Du côté des enseignants, l'exigence des programmes que nous cherchons à mettre en place paraît trop élevée.

Affiche réalisée à l'occasion des 5 ans
de la Fabrique du Regard au BAL

fabrique du regard

Notre objectif, en effet, est d'adapter les ateliers aux élèves, sans niveler le contenu et les méthodes. Du côté des artistes invités, peu sont habitués à la confrontation du regard et à l'attitude des jeunes, beaucoup sont dans une idéalisation du rapport qu'ils pourraient entretenir avec des adolescents.

Dès l'année suivante, nous réévaluons nos objectifs, expérimentons différents formats d'ateliers afin d'être plus près du terrain et des acteurs des programmes. Dans un premier temps, des structures professionnelles sont mobilisées pour susciter des rencontres entre les jeunes et ceux qui font vivre les images : quotidiens, magazines, agence de presse, graphistes, laboratoires photo, maisons d'édition, bibliothèques, galeries, musées… Ces rencontres rendent tangible chacune des étapes de la chaîne de création, production, diffusion et réception d'une image et mettent en évidence son circuit économique. Au service photo de l'agence Reuters, les lycéens se passionnent pour les méthodes utilisées par le « desk » : il ne faut pas plus d'une minute pour qu'une photographie, une fois prise, soit diffusée dans le monde entier. Ils sont étonnés que les États-Unis et les pays du Moyen-Orient répondent aux mêmes critères iconographiques. Au journal *Le Monde,* les adolescents découvrent les enjeux de la commande photographique pour rendre compte du Printemps arabe. Au Musée national d'art moderne, ils touchent du doigt la manière de préserver et promouvoir des collections photographiques prestigieuses, comme celle de Brassaï.

Grâce à une équipe de jeunes historiens de l'art, de la photographie et de chercheurs en philosophie, nous développons une méthodologie nouvelle dans la plupart des ateliers : créer des courts-circuits, établir des jeux de rebonds à partir de notions, de formes, multiplier les expériences plutôt qu'accumuler des savoirs, et sédimenter différents niveaux de compréhension autour d'un sujet, du plus spécifique au plus général, du contexte à la décontextualisation. Nous parvenons ainsi à impliquer des jeunes qui rejettent l'enseignement linéaire, hiérarchique, académique…

Grâce aux enseignants et aux artistes, nous avons considérablement fait évoluer les programmes et les formats des ateliers. D'année en année, en travaillant sur la durée, un climat de confiance et de réciprocité s'est instauré. Les réunions et bilans en fin d'année sont devenus des discussions à bâtons rompus entre les enseignants, les directeurs d'établissements, les artistes, les professionnels et l'équipe de la Fabrique du Regard. Moments intenses d'échanges d'idées sur ce qui se joue dans les ateliers, l'évolution des élèves, leurs résistances, les déclics opérés, les appréhensions que suscitent certains contenus, les artistes et professionnels devenus des références pour les jeunes, le désir pour certains d'aller plus loin hors programme…
Ces résultats ont encouragé des enseignants à nous solliciter pour travailler avec des élèves en situation de grande fragilité : les élèves en décrochage scolaire (DSA), les jeunes primo-arrivants, parfois non scolarisés antérieurement (FLEI, ENSA), les adolescents aux handicaps psychiques ou moteurs (Ulis)…

L'expérience collective des images, que nous souhaitons susciter chez les jeunes, porte ses fruits. Les jeunes ont le sentiment de regarder dorénavant les images de manière différente, avec beaucoup plus de distance critique : Jean-Baptiste du lycée technologique Mendel à Montreuil : « Voir autrement, c'est comprendre à quel point on est formaté » ou Jérémy du lycée Blanqui à Saint-Ouen : « L'image est une arme politique dans l'espace public ». Autre élément récurrent : un grand nombre de jeunes nous disent avoir vécu là une expérience unique, qui ne ressemble à aucun autre programme de leur scolarité. Pour beaucoup, les ateliers sont l'occasion, en effet, de se découvrir une aptitude, une compétence valorisée au sein d'une aventure collective où chacun peut trouver sa place, de se révéler vis-à-vis du groupe, de dépasser leurs difficultés à l'écrit ou à l'oral en affirmant sa sensibilité. Les ateliers permettent également de modifier les points de vue des enseignants sur leurs élèves et vice versa.

Aujourd'hui nous travaillons avec 60 établissements chaque année, soit environ 2 300 élèves. La qualité et la singularité de nos programmes se nourrissent de l'engagement et de la créativité dont font preuve les artistes, les professionnels, les enseignants et les nombreux acteurs de terrain qui nous accompagnent.

Dès l'hiver prochain, nous souhaitons amorcer un nouveau chantier au sein de cette aventure collective qu'est La Fabrique du Regard. Sans renoncer à notre engagement de terrain, nous travaillerons à convertir notre expérience en une plate-forme en ligne innovante. L'objectif : créer un outil de formation de dernière génération à destination d'un plus grand nombre de jeunes, d'enseignants, d'artistes et de professionnels, cette fois à l'échelle de la France.

Voir l'espace public

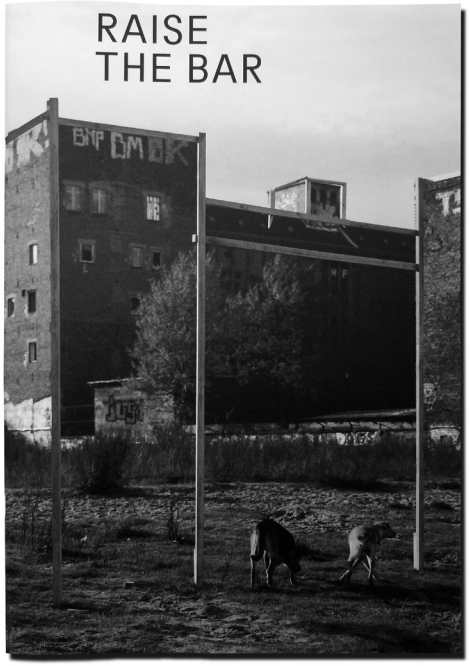
Exposition de La Fabrique du Regard, au BAL

Du 16 au 20 mai 2013

Pour la première fois depuis 5 ans, la Fabrique du Regard investit l'ensemble des espaces du BAL, afin d'affirmer la remarquable qualité et inventivité des productions réalisées par les jeunes. Au cours de l'année scolaire 2012-2013, dans le cadre des programmes « Regards croisés », « Mon Journal du Monde », « Mon œil ! », « L'image en partage », les 2 300 jeunes de la Fabrique du Regard ont interrogé l'image comme construction et langage, ont aiguisé leur regard, pour appréhender différemment l'espace public.

Comment définir un espace public ? Comment l'habiter ? Quels rôles l'image peut-elle jouer dans notre perception, nos comportements et usages des espaces publics ? Si la notion d'espace renvoie à un territoire possiblement dévolu à l'action et à l'épanouissement de l'individu, la notion de public renvoie, elle, à un territoire régenté par l'Etat, la société, le collectif. Ainsi, la notion d'espace public relève quelque peu du paradoxe. Les films, journaux, affiches, publications, performances,... exposés offrent autant de propositions pour « Voir l'espace public ».

Photographie réalisée dans le cadre du programme *Mon Journal du Monde*, Lycée Robert Doisneau, 2012-2013



édition

Entretien avec Rémi Faucheux et Matthieu Charon

fondateurs des
éditions RVB Books

Par Sebastian Hau
Libraire du BAL Books

SH: En quoi selon vous les artistes Taiyo Onorato et Nico Krebs participent-ils d'une génération de jeunes artistes concernés et actifs dans le domaine de l'édition ?

RF – MC : Cela vient de leur façon même de pratiquer la photographie. L'imagination est à la base de leur démarche et ils ont inventé un style, une écriture, si ce n'est en opposition, du moins en rupture avec ceux de leurs aînés. Ils envisagent l'édition avec curiosité, avec fraîcheur, en s'affranchissant des codes qui prévalaient jusqu'à récemment dans ce milieu. Ils peuvent faire un livre avec une maison d'édition renommée et faisant autorité comme Patrick Frey puis s'investir dans un projet d'auto-édition ou collaborer avec de jeunes éditeurs comme Kodoji ou nous, passer sans aucun problème du « beau livre » au fanzine. Finalement, c'est un peu comme dans leur pratique, ils passent de manière très naturelle de la photo à l'installation, et de l'installation au film.

SH: Quels ont été vos intérêts en tant qu'éditeurs pour ce nouveau projet de livre d'artiste, *Raise the bar* ? Que signifie le titre ?

RF – MC : Cela nous plaît d'éditer un objet éditorial qui reprend la série *Building Berlin* et les captures du film *Blockbuster*, sans en faire un catalogue d'exposition, mais de produire quelque chose qui a sa logique propre, un objet indépendant. Et puis ce titre *Raise the Bar* est très pertinent : il fait référence à la pratique suisse d'élever des barres au-dessus de sa maison ou d'un terrain, avant des travaux, pour simuler, dans l'espace et aux yeux de tous, le volume du futur bâtiment. Il sonne comme un manifeste, exigeant, et en même temps, comme toujours avec Nico Krebs et Taiyo Onorato, très drôle.

SH: En quoi vos préoccupations éditoriales rejoignent-elles celles d'artistes comme Taiyo Onorato et Nico Krebs ?

RF – MC : Nous nous intéressons à des artistes qui, comme eux, placent le livre et l'expérimentation autour de l'image au cœur de leur démarche. Qui s'emploient à toujours se renouveler, à questionner constamment le médium photographique. Et nous sommes très sensibles à leur approche à la fois conceptuelle et ludique et à cette façon de se jouer des conventions de la photographie.

SH: Où en est RVB aujourd'hui et que préparez-vous en ce moment ?

RF – MC: C'est une année importante pour nous. Nous avons ouvert en janvier un espace d'exposition consacré aux artistes qui entretiennent un rapport privilégié à l'édition, qu'ils soient ou non publiés par nous. Nous y montrerons très prochainement le travail de Ruth van Beek dont nous publions le second livre (*The Arrangement*). Nous venons également de finir *Déserteurs*, le dernier livre de Stéphanie Solinas, et avons des projets plein les tiroirs, parmi lesquels notre premier livre « historique », puisque nous éditerons en 2014 un livre consacré au photographe de propagande américain Arthur Mole.

Raise The Bar
Co-édition RVB Books / LE BAL
Format 30X42 cm
Couverture souple, broché

Prix : 20 euros
36 pages
20 photographies couleur et noir et blanc

bal books

Il existe des livres devant lesquels un libraire peut constater l'émergence d'un phénomène photographique singulier qui prend forme et se développe sous ses yeux. Lorsque le duo suisse Onorato et Krebs a réalisé *The Great Unreal,* publié aux éditions Patrick Frey en 2009, leur travail avait déjà été diffusé sur les blogs de photographes et dans une revue intitulée *Capricious Magazine.*

Nous avions commandé une dizaine d'exemplaires pour essayer de faire tourner le livre. Il faut avouer que, dans le catalogue de l'éditeur et sur les sites de vente en ligne, la couverture du livre avait l'air atroce ! De plus, un énième « road trip » en Amérique par deux photographes suisses nous paraissait absolument superflu, un exercice vain, une contribution inutile à l'histoire de la photographie. Pourtant ce livre était sur le point d'être publié par un grand éditeur, Patrick Frey, responsable de la production des films de Fischli & Weiss et éditeur suisse d'une centaine de livres d'artiste de grande qualité depuis trente ans.

Avoir le livre entre les mains pour la première fois, le toucher. Un format en hauteur inhabituel (plus grand qu'un livre d'enfants), une couverture avec une image sombre tachée d'encre, puis ouvrir le livre et découvrir avec surprise l'élégance des traits, la force inouïe de l'étrange séquence d'images et le soin apporté aux éléments graphiques, aucun texte à l'intérieur, en sortir complètement captivé.

Des images troublantes et joyeuses, fortement enracinées dans l'histoire de la photographie s'égrènent au fil des pages… Une véritable déclaration d'amour au médium photographique. Pour déminer les clichés du grand Ouest américain, Onorato et Krebs vont s'ingénier à introduire « du vrai dans le vrai » : une image de chambre de motel re-photographiée dans la chambre même, une route miniature dans le prolongement de celle qui a servi de modèle, etc. Le livre diffuse une jubilation froide, une exubérance maîtrisée à l'extrême, une audace catalysée dans tous ces gestes, ces jeux, ces mises en scène avec lesquelles Onorato et Krebs revisitent l'histoire de la photographie en y apportant une touche unique.

The Great Unreal

par Sebastian Hau,
Libraire du BAL Books

Le plus perturbant dans le livre vient de la juxtaposition de ces images « montage » composées à partir d'interventions sculpturales dans l'espace et d'images de la réalité qui, par contamination, en viennent à laisser planer un doute sur leur véracité. L'image d'un *diner* typiquement américain dont les fenêtres s'ouvrent sur un décor mythique du Grand Canyon se retrouve quelques pages plus tard avec un autre décor… d'autoroute, cette fois.

Ces titres imaginaires de quelques-unes de leurs images m'évoquent des références littéraires ou cinématographiques que nous partageons tous : *The Grand Canyon with Frites, Under troubling red skies, Plant houses* (en référence à William Christenberry), *A fake Dan Graham diner, Way too many telephone lines* et *Some pretty strange occurrences in motel rooms…*
Le vrai du faux ?

Taiyo Onorato et Nico Krebs
The Great Unreal

Design : Megi Zumstein
et Claudio Barandun
Date de publication : 2009

Livre relié, 152 pages,
33.3 × 22.5 cm
prix : 55 euros

rencontre et signature avec René Burri

Vendredi 21 juin – 18h
Impossible Reminiscences,
édition Phaidon

bal books

artiste en résidence

LE BAL accueille en résidence, tout au long de l'année 2013, l'écrivain et poète Cécile Mainardi, qui intervient autour du travail des artistes exposés et développe un travail d'écriture, dont ses courtes ekphrasis*, publiées dans le BAL Paper.

**soit la description d'une œuvre visuelle, voire la libre production discursive, narrative à laquelle elle peut donner lieu.*

Projet organisé dans le cadre du programme régional de résidence en Ile-de-France.

Écrivain-poète, Cécile Mainardi a récemment publié l'opus *Rose Activité mortelle* aux éditions Flammarion en 2012. La question de l'image et du visible, qui est à l'horizon de son travail, explique son choix de résidence au BAL.

Bas Jan Ader, la chute dans le monde des idées, ou Buster Keaton au pays de Platon.

Bas Jan Ader choisit un toit. Il choisit un vrai toit. Idéalement incliné, plus grand qu'une table de ping-pong, plus petit qu'un court de tennis. Bas Jan Ader choisit une maison. Il choisit une vraie maison. Elle ne peut pas être plus vraie : c'est la sienne. Bas Jan Ader choisit une chaise. Il ne choisit pas une vraie chaise, ou plutôt si, mais il va la chercher dans le monde des idées. Monde qui selon Platon redouble idéellement le nôtre et en détient l'essence. C'est pourquoi il peut l'installer absolument où il veut. La poser sur l'arête du toit par exemple. Pire encore, s'asseoir dessus. À partir de là, Bas Jan Ader n'a plus rien à choisir. Il n'a plus qu'à choir, qu'à s'abandonner à la fatalité de sa chute. Cela dit, la chute de Bas Jan Ader n'a pas lieu dans le vrai monde. Entre-temps, la chaise a contaminé toute la scène d'un coefficient d'irréalité (une goutte de sirop qui colore l'eau d'un verre). Cette maison est vraie, ce jardin est vrai, cette chaise même est vraie, l'air qui les baigne et qui fait frémir légèrement l'arbre du fond est vrai. Ils appartiennent comme on dit à la réalité. Mais la chute, elle, n'a pas lieu dans le vrai monde : Bas Jan Ader chute dans le monde des idées. À moins qu'il ne chute de monde en monde ? Le ciel même, qui surplombe impassiblement le toit, Bas Jan Ader n'a pas à le choisir. Il n'est pas loin d'en être tout droit descendu, tel un ange* sans patrie terrestre (*teen ange!*) venu expérimenter les forces et les phénomènes terrestres, l'énigme de la gravité. S'enivrant dès lors de leur mystère inépuisable, au point d'en perdre son équilibre, il nous donne à voir par son geste un monde réenchanté. « À la recherche du miraculeux », dites-vous ?

Cécile Mainardi

* On ne peut s'empêcher de penser à l'ange du film *Théorème* de Pasolini, soudain perché tout en haut d'une villa.

© Bas Jan Ader, *Fall I*, 1970 – Courtesy Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam

résidence

© Guillaume Belvèze

Le Corbières de l'été (Domaine *Promesses de la Terre),* par Anselme Blayney, sommelier du BAL Café

Avec l'arrivée de l'été, je cherche toujours des vins rouges avec beaucoup de fraîcheur, mais aussi assez de corps pour résister aux belles viandes dont on aime orner le barbecue. Les vins de Bruno Weiller, qui a fondé son domaine en 2011 à Lagrasse (Corbières), représentent exactement cela (et beaucoup plus). Travaillées en biodynamie, avec une précision d'orfèvre, toutes ses cuvées apportent à chaque vin une fraîcheur et un équilibre difficiles à trouver dans cette région. J'en prendrai pour exemple sa première cuvée, *Renaissance* 2011, un assemblage de syrah, grenache et carignan, un rouge tout en minéralité avec un fruit souple et gourmand, ou encore *Clair* 2011, un blanc issu de roussane et de marsanne, un vin puissant, complexe et très aromatique, sous-tendu par une belle acidité et une pointe d'oxydation. Cet été buvez du Corbières !

Les recettes d'été d'Alice Quillet et Anna Trattles

Salade de tomates, livèche et Lancashire

La livèche est une sorte de céleri sauvage très commun en Europe. Vous pouvez la remplacer par des feuilles de céleri, surtout les feuilles les plus tendres, que l'on trouve au cœur du céleri. Le Lancashire est un fromage de vache du Nord de l'Angleterre, qui ressemble au cheddar. Vous pouvez le remplacer par du cheddar ou un fromage salé italien comme du parmesan, du pecorino romano ou de la ricotta salata.

Ingrédients pour 6 personnes
2 tomates jaunes, coupées en morceaux
2 tomates vertes, coupées en morceaux
2 tomates rouges, coupées en morceaux
2 feuilles de livèche, très finement ciselées
200 g de copeaux ou tranches très fines de Lancashire
3 c. à soupe de vinaigre de Jerez
6 c. à soupe d'huile d'olive
Sel/poivre

Pour assembler la salade, mélangez tous les ingrédients sauf le fromage. Disposez sur 6 assiettes puis parsemez de fromage. Servez immédiatement.

Tartelettes aux figues et mûres

LA tarte d'été pour épater ses amis.
Cette recette nécessite une pâte à tarte maison, mais le résultat en vaut la peine.

Ingrédients pour 4 tartelettes
230 g de farine
140 g de beurre
50 g de sucre glace + un peu pour décorer
1 jaune d'œuf
250 g de mûres
4 à 6 figues
le jus et le zeste d'un citron
60 g de poudre d'amande

Il vous faut quatre moules à tartelette plutôt profonds (environ 9 cm de diamètre sur 4 cm de haut).
Pour faire la pâte, mettez la farine, le beurre et le sucre glace dans un robot. Mixez jusqu'à ce que vous obteniez une texture sableuse.
Versez dans un bol, faites un puits puis ajoutez le jaune d'œuf.
Mélangez le tout à la main pour obtenir une pâte homogène. Laissez reposer au réfrigérateur 45 minutes.
Préchauffez votre four à 200 C.
Découpez les figues en quartiers. Dans un bol, mélangez les figues, les mûres, le jus de citron et la poudre d'amande. Réservez.
Découpez la pâte en quatre morceaux. Avec un rouleau à pâtisserie, étalez chaque morceau. Attention il ne faut pas que la pâte soit trop fine.
Placez les morceaux de pâte dans les moules préalablement beurrés, en laissant le surplus de pâte dépasser du bord.
Remplissez chaque tarte du mélange de fruits puis repliez les bords sur les fruits. Il doit rester un trou au milieu de la tarte, par lequel on aperçoit les fruits.
Faites cuire pendant 30 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée.
Saupoudrez d'un peu de sucre glace. Mangez immédiatement avec un peu de crème fraîche.

horaires d'ouverture du BAL Café

mercredi au samedi
12h – 23h
dimanche
10h – 19h
fermé lundi et mardi

déjeuner
12h – 14h30
dîner
20h – 22h30
brunch (samedi et dimanche)
11h – 15h

T – 01 44 70 75 51
www.le-bal.fr/lebalcafe

© Guillaume Belvèze

toute la programmation

Juin

Mardi 4 – 20h
Cycle de cinéma
Pas de chute sans gravité

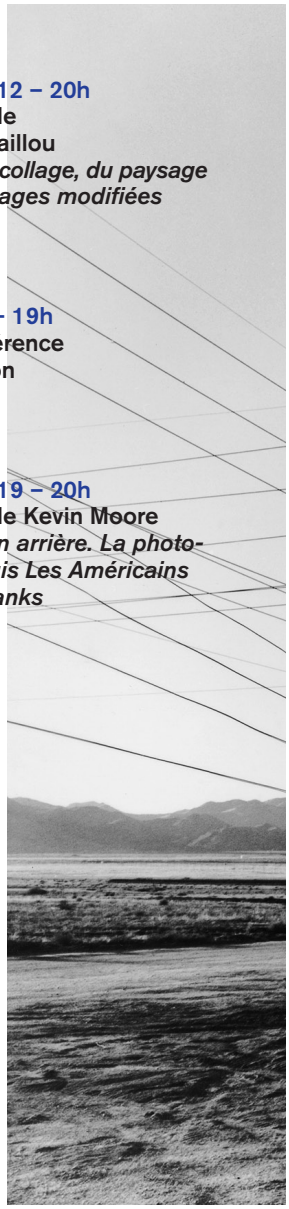
Mercredi 5 – 20h
Rencontre-discussion avec Noor Mertens & Javier Hontoria
Quelque part entre deux mondes – Bas Jan Ader entre le romantisme et l'art conceptuel.

Mercredi 12 – 20h
Conférence de Timothée Chaillou
Du désert au collage, du paysage altéré aux images modifiées

Jeudi 13 – 19h
Visite – conférence de l'exposition

Mercredi 19 – 20h
Conférence de Kevin Moore
Petit retour en arrière. La photographie depuis Les Américains de Robert Franks

---



© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *Wires*, 2006 – Courtesy RaebervonStenglin, Zurich

Vendredi 21 – 18h
Rencontre avec René Burri
et Signature de son livre
Impossible Reminiscences,
édition Phaidon

Mercredi 26 – 20h
Causerie en images par Arnaud
Labelle-Rojoux
Petit abécédaire illustré
de la chute

Jeudi 27 – 19h
Visite – conférence
de l'exposition

Juillet

Mardi 9 – 20h
Cycle de cinéma
Faux-semblants

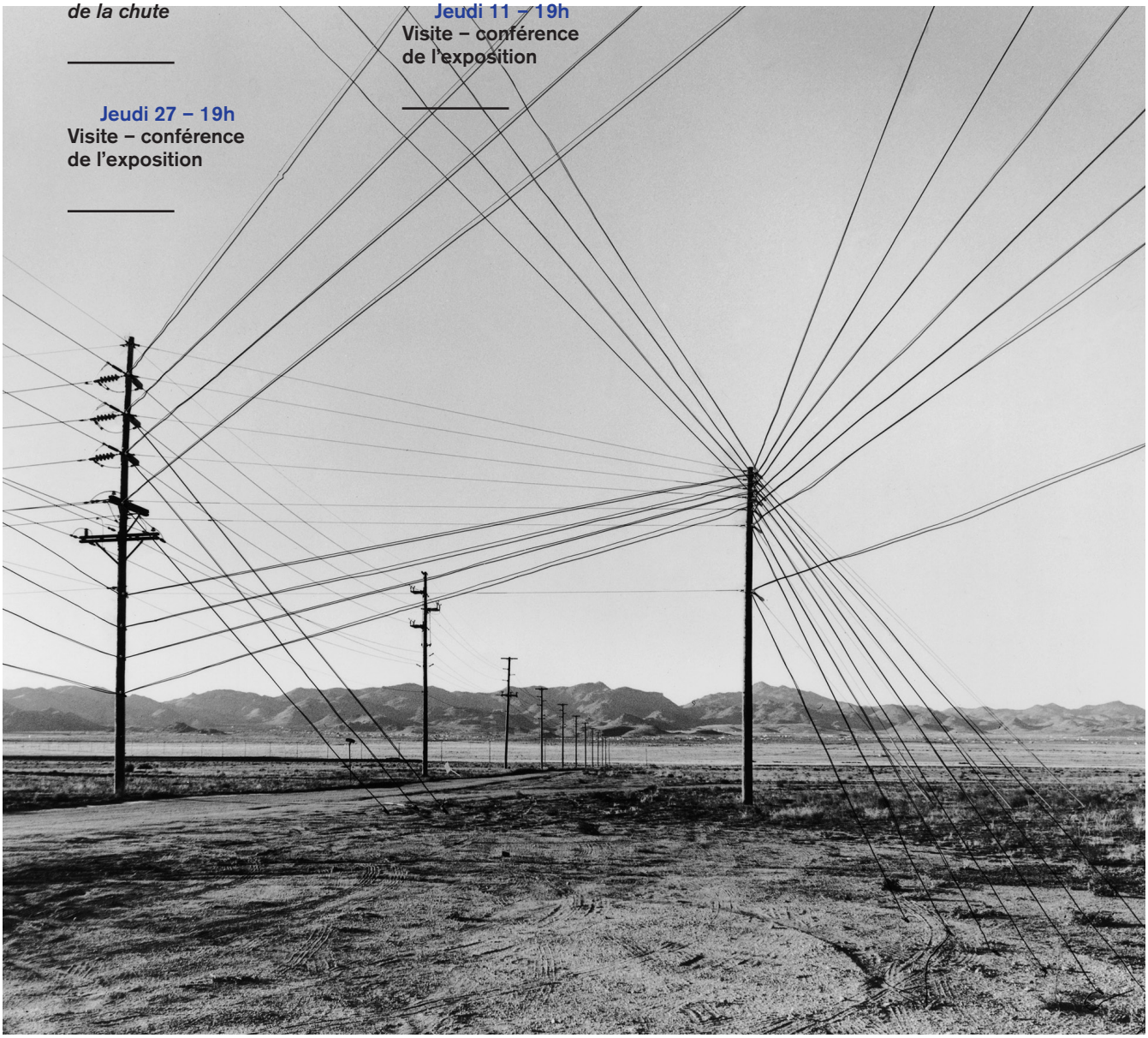
Mercredi 10 – 20h
Performance de Peter Miller
Aura

Jeudi 11 – 19h
Visite – conférence
de l'exposition

Août

Mardi 20 – 20h
Cycle de cinéma
Le corps en danger

Dimanche 25 – 11h
Discussion entre
Taiyo Onorato, Nico Krebs
& Diane Dufour



devenez amis du bal

ami

60 euros / 100 euros duo

Devenir ami, c'est pendant un an :

– Être invité au déjeuner/dîner privé d'inauguration des expositions, réservé aux AMIS du BAL, en présence des artistes
– Etre invité à la soirée/cocktail du vernissage des expositions
– Participer à une visite privée de chaque exposition, en présence des commissaires
– Avoir un accès illimité aux expositions
– Disposer d'une priorité d'inscription à tous les évènements du BAL : conférences/débats, soirées performances…
– Bénéficier d'un accès à tarif réduit aux expositions des institutions partenaires
– Bénéficier de visites privées des expositions des institutions partenaires

---

ami bienfaiteur

200 euros / 300 euros duo

Devenir ami bienfaiteur, c'est pendant un an : bénéficier de tous les avantages ami, mais aussi…

– Être invité aux masterclass hors les murs organisées par LE BAL
– Participer au séminaire automnal : 2 jours de réflexion sur l'image-document à l'EHESS
– Bénéficier d'une réduction de 5% au BAL BOOKS (hors éditions limitées du BAL)
– Bénéficier d'une réduction de 10 % au BAL Café
– Recevoir un catalogue d'exposition par an (édité par LE BAL)

---

ami mécène

à partir de 1000 euros

Devenir ami mécène, c'est pendant un an : bénéficier de tous les avantages ami, mais aussi…

– Être invité aux masterclass hors les murs organisées par LE BAL
– Participer au séminaire automnal : 2 jours de réflexion sur l'image-document à l'EHESS
– Bénéficier d'une réduction de 10% au BAL BOOKS (hors éditions limitées du BAL)
– Bénéficier d'une réduction de 10 % au BAL Café
– Recevoir les catalogues d'exposition (édités par LE BAL)
– Participer à un dîner de programmation par an avec l'équipe du BAL

devenez ami du BAL

Pour permettre de continuer à soutenir de nouveaux talents, de faire exister des projets d'exposition et d'édition exigeants, de former des jeunes collégiens et lycéens au décryptage des Images.

Être ami du BAL, c'est être engagé dans l'aventure d'un nouveau lieu indépendant où se confrontent les enjeux de l'histoire et ceux de la création.

je veux devenir AMI du BAL

Ami ○ Duo ○ Ami bienfaiteur ○ Duo ○ Ami mécène ○

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____

Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

Email _____

j'offre l'adhésion à un AMI

Ami ○ Duo ○ Ami bienfaiteur ○ Duo ○ Ami mécène ○

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____

Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

Email _____

avantages fiscaux

Dans le cadre de la législation fiscale en vigueur en France, les dons versés au BAL, association régie par la loi du 1er 1901, donnent droit à une réduction d'impôts. Chaque don fait l'objet d'un reçu fiscal rempli et retourné par l'Association du BAL au donateur.

Pour les particuliers, le don permet une réduction d'impôts au taux de 66% des sommes versées, dans la limite de 20% du revenu imposable ; pour les entreprises, le don permet une réduction d'impôts au taux de 60% des sommes versées, retenues dans la limite de 0,5% du chiffre d'affaire.

règlement

Merci de détacher ce bulletin et de le renvoyer à :
LE BAL – 6 impasse de la Défense – 75018 Paris
Vous pouvez nous adresser votre adhésion par chèque libellé à l'ordre de : LE BAL

À réception de votre souscription, une carte Ami du BAL vous sera envoyée. L'adhésion est valable un an à compter du jour de votre adhésion.

LE BAL

contact@le-bal.fr
T – 01 44 70 75 50

horaires d'ouverture
du mercredi au vendredi : 12h – 20h
samedi : 11h – 20h
dimanche : 11h – 19h
nocturne le jeudi jusqu'à 22h

tarifs exposition
plein : 5 euros
réduit : 4 euros

---

lieu accessible aux personnes à mobilité réduite
Accès : Métro Place de Clichy

6, impasse de la Défense
75018 Paris

BAL Paper

---

direction de la publication
Diane Dufour

direction éditoriale
Jérôme Meudic

---

comité éditorial
Diane Dufour
Fannie Escoulen
Jérôme Meudic
Christine Vidal
Sébastian Hau
Alice Quillet
Anselme Blayney

conception graphique
whitepapierstudio et Arnaud-Pierre Fourtané

correction
Elisabeth Blanchon

impression
Fot Imprimeurs Paris

LE BAL et la Fabrique du Regard reçoivent le soutien
de partenaires publics et privés

Le BAL est un projet de l'association
des amis de Magnum

partenaire principal	Ville de Paris
partenaires fondateurs	Conseil Régional d'Île-de-France Ministère de l'Éducation Nationale Ministère de la Culture et de la Communication Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des chances Préfecture de Paris – Direction Départementale de la cohésion sociale Conseil Général de Seine-Saint-Denis – Direction de la Culture, du Patrimoine, des Sports et des Loisirs Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile de France Centre National des Arts Plastiques Fondation BNP Paribas Fondation Culture et Diversité Fondation d'entreprise PSA Peugeot Citroën Fondation de France Fondation Evens Fondation Grésigny Fondation Total Fondation Vinci PMU SFR Suez Environnement
partenaires techniques	ACL Circad Champagne Henriot Fot imprimeurs Sitescom.eu
lieux associés	Cinéma des Cinéastes L'École des Hautes Études en Sciences Sociales Play Bac La Fémis
partenaires média	France Culture Télérama Art Press Polka Magazine Paris-art.com

Ce journal sort des ateliers de l'imprimerie FOT

FOT est partenaire du BAL depuis son ouverture

IMPRIMEURS FOT

Impression offset, feuilles et rotatives,
depuis 1957

Petits Formats
8, Impasse de Mont Louis
75011 Paris
T – 01 48 78 34 36

Grands Formats
Feuilles et Rotatives
Zac Satolas Green - Pusignan
69881 Meyzieu Cedex
T – 04 72 05 19 50

couverture et 4ème de couverture :
© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *View 2*, 2005,
FNAC 2011-0530, Centre National des Arts Plastiques

© Taiyo Onorato & Nico Krebs, *View 1*, 2008